

Gilles Fumey, Emmanuel Lézy, Michaël Bruckert
29 mars 2011

"La géographie, c'est le goût des autres"

Débat "La géographie, c'est le goût des autres" animé par Gilles Fumey (Univ. Paris IV) et Emmanuel Lézy (Univ. Paris Ouest Nanterre La Défense) au Flore le mardi 29 mars de 19h30 à 21h30.

C'est à un Café Géo qui fera date que les fidèles et moins fidèles de l'institution ont assisté en ce mardi de printemps. Comme le souligne Olivier Milhaud dans son introduction, Gilles Fumey, après des années passées à écouter et titiller les intervenants, se retrouve cette fois-ci de l'autre côté du micro. Et « l'autre », c'est d'ailleurs le thème de la soirée. « Les autres », ce sont tout d'abord les auditeurs, auquel notre ancien président tend immédiatement le micro, les confirmant dans leur rang de débatteurs, de participants. « L'autre », c'est aussi l'autre géographe intervenant ce soir, Emmanuel Lézy, spécialiste des Guyanes et de l'Amazonie.

Pour ce Café Géo, Gilles Fumey souhaite revenir aux fondements de la géographie, à la découverte et à la reconnaissance de l'altérité, questionnant ce que nous aimons dans cette discipline, ce qui nous a fait la découvrir et y prendre goût. Ceux qui habituellement attendaient souvent la fin de l'exposé pour s'exprimer, prennent alors un instant le micro, expliquant la genèse de cette appétence, voyant dans la géographie, qui un voyage, une découverte sur le terrain où l'on boit et mange entre amis, qui une façon stimulante de poser l'espace de manière polémique, qui un choix scolaire par défaut vite devenu une passion, qui une réponse à d'existentielles interrogations sur la forme du paysage... Car toutes celles et ceux présents ce soir, de près ou de loin piqués de géographie, sont sûrement, comme s'est fort joliment défini Jean-Louis Tissier, des « organismes géographiquement modifiés ».

Gilles Fumey : l'exotisme comme objet géographique

Gilles Fumey prend alors la parole, expliquant avoir rencontré la géographie quand, encore enfant, il prenait son vélo pour infirmer l'adage disant que les villages autour du sien étaient moches et sales. Cette curiosité l'a ensuite mené vers les encyclopédies, les livres. Et c'est d'un livre récent, [*De la raison cartographique*](#) de Franco Farinelli, que lui est venue l'idée du thème de la soirée. Car la géographie qu'il aime, ce n'est pas celle des Grecs traçant des lignes sur le globe, cette géographie euclidienne, qui vient d'en haut, qui sert à faire la guerre. A cette écriture du pouvoir, il préfère la géographie des regards, des différences, une connaissance du monde non pas par la domination mais par la rencontre, bref, la pleine expression d'un « goût des autres ».

Cette culture positive de l'altérité se retrouve dans la quête d'exotisme. Cet exotisme, sujet du prochain numéro du magazine *La Géographie*, est en fait un point de vue sur « l'autre », un jeu entre le proche et le lointain (à l'image des embrayeurs « ici » et « là » des linguistes). Pour Gilles Fumey la question n'est pas tant de savoir *ce qui* est exotique, mais plutôt *pour qui* cela l'est. La chose exotique peut à la fois être un objet (un bois par exemple) mais aussi un sujet, comme dans l'œuvre de Flaubert. L'exotisme ne l'est en fait que dans la bouche de l'Occidental : si la Chine ou le Japon ont pu connaître ce sentiment, cela n'a jamais ne s'est jamais fait de manière aussi forte et violente qu'en Europe au XIX^{ème} siècle.

Normalisation et décontextualisation

Car l'Occidental a fortement tendance à penser que les choses vont de soi. Il normalise alors le monde selon son propre regard, y imprimant sa position de pouvoir, décidant du nom des continents et du tracé du méridien de Greenwich. L'exotique est alors le bizarre, ce qui s'éloigne de la norme. Cette étrangeté dans le regard posé sur « l'autre » peut s'expliquer par l'éloignement, par le frein que la distance porte sur la connaissance. Ce qui est mal connu a donc été désigné par des catégories : le sauvage, le barbare... Pour caractériser ainsi « l'autre », Gilles Fumey nous rappelle qu'il faut être d'un territoire, d'un lieu défini, normé. Il faut la chrétienté médiévale comme point de départ pour que l'Orient musulman et Jérusalem soient pensés comme lieux de croisade. Et cette sortie du territoire est certes une guerre, mais elle procède aussi d'une fascination, comme l'illustrent les vitraux du XIIe siècle, où les croisés cherchent à reproduire par le verre l'éclat de ce qu'ils ont vu en Orient.

Ainsi, l'exotisme est un processus qui passe par une décontextualisation, une déconnexion du contexte local. Quand ils quittent leur écosystème, les objets africains, les tissus, les coraux... deviennent exotiques ; ils n'en restent pas moins bizarres car obscurs. Tout se passe comme si le malentendu était organisé afin de ne pas donner de sens à l'objet, à l'instar de ces musées chiches en commentaires sur les œuvres venues de loin ! L'opacité nourrit l'étrangeté de l'exotisme.

Pourtant, pour Gilles Fumey, les connotations de l'exotisme restent positives. Un lieu exotique suscite la curiosité, appelle le touriste, l'appareil photo, le désir de posséder. Mais tout n'est pas exotique : l'anthropophagie, les sacrifices humains... ne le sont pas car l'étrangeté doit rester mesurée, acceptable, aimable, bienveillante, comme dans les tableaux de Gauguin [1]. Le sauvage n'est exotique qu'à condition d'être un « bon sauvage ». Il est valorisé car on ne le connaît pas. Ce tropisme pour le lointain, pour l'inconnu résulte aussi d'un désamour, d'une fatigue, d'une lassitude voire d'une haine de soi. En Occident, une forme de nostalgie est née au XIXème siècle, s'exprimant dans le romantisme, l'antimodernisme ou le primitivisme.

Mais cette fascination pour « l'autre » s'opère sans se départir des privilèges inhérents à l'ici. Gilles Fumey évoque le Mont Saint-Michel, qu'on aime d'autant plus qu'on habite à Paris, ou plus malicieusement le Mont Blanc, autour duquel il a jadis randonné avec un groupe de Versaillais avides de revivre l'espace d'un instant leur jeunesse scoute, ou encore les missionnaires faisant don d'eux-mêmes au Brésil mais rentrant en Europe pour se faire soigner...

Une mise en ordre du monde

L'exotisme, c'est aussi un désir qui se réalise dans la confirmation que l'image qui nous a émus mérite bien le détour. Car, et Gilles Fumey insiste bien sur ce point, on a toujours peur d'arriver trop tard. C'est un des lieux communs de la littérature de voyage que d'affirmer qu'il faut se dépêcher pour découvrir l'ailleurs car celui-ci aura disparu dans quelques générations ou quelques années. De plus, une fois la chose découverte, une fois le voyage réalisé, la déception peut être grande mais elle ne doit pas être exprimée. Un voyage raté relève toujours du non-dit. Le tourisme a bien compris ces ressorts de l'exotisme en créant un désir de masse par les images et en offrant la garantie que la découverte de la chose mérite toujours le voyage, quelles que soient les mésaventures.

Pourtant, Gilles Fumey attire bien l'attention sur le fait que le goût des autres n'est pas forcément aimable. Tout n'est en effet pas exotique (par exemple l'Antarctique, les Indiens d'Amérique du Nord dans le regard des migrants...) ; l'exotique procède d'un choix, de stéréotypes, de catégories géosémantiques (oriental, africain, indien...) qui reposent sur des fictions de races, de continents... décidées par l'Occident. Par ce procédé, « l'autre » est transformé en un spectacle destiné à mesurer son écart par rapport à la norme, telle la Vénus hottentote dont les organes ont été conservés dans le formol. La Suisse valaisanne est, elle, devenue exotique à l'arrivée des touristes anglais, après l'ouverture du Col du Simplon au XIX^{ème} siècle. Une fois catégorisé et intégré, l'exotisme transforme notre espace domestique (par des porcelaines, des laques, des estampes...) ou notre façon de manger (épices, baguettes...), rappelant par des signes multiples ces parcours auxquels nous sommes attachés.

C'est donc surtout à travers l'exotisme que nous appréhendons le monde. Pourtant, Gilles Fumey affirme que cela pose problème : citant l'historien [Dipesh Chakrabarty](#), figure de la théorie postcoloniale, il nous rappelle à la nécessité de « provincialiser l'Europe », de dés-exotiser le monde, c'est-à-dire, pour nous Européens, de ne plus nous considérer comme le centre, comme une norme. En retournant les points de vue, en se replaçant dans l'Histoire, il conclut en espérant que nous pourrions faire émerger des identités hybrides, se construisant non face aux « autres » mais avec eux. Voilà une géographie qui, pour lui, aurait beaucoup de goût !

Gilles Fumey laisse alors la parole au deuxième intervenant de la soirée, Emmanuel Lézy, maître de conférences à l'Université Paris X - Nanterre ayant lui aussi contribué à renouveler le goût de la géographie et l'approche de « l'autre ».

Emmanuel Lézy : un voyage géographique au cœur des Guyanes anthropophages

Emmanuel « Manolo » Lézy exprime tout d'abord ses remerciements à Gilles Fumey pour avoir fait revivre, par les Cafés Géo, cette géographie de plein-vent et donné à notre belle discipline un goût « *Fumey* ». Par cette pirouette, il se place directement dans le sujet de la soirée, car lui aussi interviendra sur le « goût des autres ». Mais pour cette deuxième partie de soirée, la découverte de l'altérité sera vue par l'exposition et l'étude des pratiques anthropophages dans la région des Guyanes : le « goût des autres », c'est aussi celui que l'on laisse dans la bouche du cannibale...

C'est une histoire fondamentalement géographique qu'Emmanuel Lézy, en bon voyageur-conteur, nous expose alors. Car cette région de savanes de 80 000 km² est structurée par l'anthropophagie. En établissant ses propres catégories du comestible, en marquant sa propre frontière ontologique entre l'aliment et le mangeur, l'anthropophagie devient un véritable acte géographique, une organisation de l'espace, un rapport au monde.

Chamanisme et kanaima

L'intérêt d'Emmanuel Lézy pour ce genre de pratiques a débuté en 2002 suite à sa rencontre avec [Neil Whitehead](#). Cet anthropologue britannique spécialiste de la région avait découvert, en datant au carbone 14 des os qu'il pensait être des restes témoins de pratiques anthropophages datant d'avant le peuple caraïbe, que ceux-ci appartenaient à une jeune fille de 16 ans morte 4 ans auparavant. Il avait alors compris que ce phénomène, qu'on croyait très ancien voire quasiment mythique (une forme d'exotisme par l'éloignement dans le temps) existait encore. Après 7 ans d'enquête, Neil Whitehead a pu percer le tabou lié à

l'irrecevabilité de ces pratiques au Guyana, découvrant que de nombreuses victimes de ces pratiques *kanaima* (nom donné aux chamanes anthropophages) décédaient dans les hôpitaux de la région, enregistrées comme « atteintes de dysenterie ». Pour mieux saisir le parcours et les analyses de Whitehead, Emmanuel Lézy invite à la lecture de ses ouvrages *Dark Shamans* (Duke University Press, 2002) et *In darkness and secrecy* (Duke University Press, 2004).

Afin de faire comprendre au public le fonctionnement de ces sociétés, Emmanuel Lézy nous expose brièvement les trois types de chamanes de la région des Guyanes : le *pajé*, sorte de guérisseur, de passeur entre la vie et la mort ; le *pajé alleluia*, travaillant sur les interfaces culturelles et linguistiques entre paganisme et catholicisme, et enfin le *kanaima*. Le chamane *kanaima* a un rôle géographique : il assure le maintien des axes astronomiques pour la circulation des nomades, en entretenant des tunnels percés dans la végétation, sentiers très anciens dont il ne faut pas s'écarter car ils matérialisent la loi. Ces axes sont jalonnés de toponymes reliés les uns aux autres, racontant la mémoire des sorciers du lieu. Le *kanaima* est présenté comme un vieil homme plein de ressources, se déplaçant très rapidement, pouvant s'affranchir des lois de l'espace et du temps. S'il est craint et parfois chassé (il faut alors une batte spéciale pour en venir à bout), le chamane est souvent respecté car l'entretien du territoire auquel il contribue est nécessaire. Mais le corollaire de cette pratique géographique est l'acceptation des pratiques anthropophages, sorte de dû à payer pour ses services.

La chasse et l'attaque

Le *kanaima* se nourrit de *maba*, considéré comme un « drogue parfaite », produit liquide et gazeux issu de la longue distillation du corps de ses victimes. Ces victimes sont choisies en fonction d'une appétence : un transfert du sexuel vers le gustatif lui fait privilégier les jeunes et les femmes. De manière secondaire, des voleurs ou des assassins, dont la mort serait peu susceptible de déclencher des vendettas, peuvent être choisis, l'anthropophagie revêtant alors une fonction sociale.

Dans un premier temps, le *kanaima* signifie à l'autre, par un sifflement ou un bruit de branches, qu'il passe du statut des mangeurs à celui des comestibles. La victime désignée, se faisant de la bile, sécrète des acides qui apporteront une satisfaction gustative supplémentaire lors de l'ingestion. Par ailleurs, une réticence progressive l'isole du corps social.

La première attaque a alors lieu. Le *kanaima*, d'apparence changeante (il ne porte habituellement aucun attribut de la modernité), attaque à la façon d'un animal, par des morsures au visage, broyant ou mâchant des os. Emmanuel Lézy évoque trois hypothèses pour expliquer ce type d'agression : l'attaque par mimétisme (le chamane attaque à la manière d'un animal), l'attaque par domptage (un animal est commandé par la parole) et la transformation du corps du *kanaima*. Un premier traumatisme est infligé, les articulations sont déplacées, la victime se retrouve physiquement et socialement déclassée. Elle devient un poids social, se voit refuser l'accès au travail ou au mariage ; les liens se distendent.

La deuxième attaque, quelques mois plus tard, vise à s'emparer du corps de la victime. Le *kanaima* travaille alors sur le corps humain. De même que la Terre est un être vivant qui inspire et expire, l'homme est un microcosme disposant de deux orifices, la bouche et l'anus. Ces deux cercles définissent l'humain car ils peuvent être articulés (au passage, Emmanuel Lézy nous rappelle que cette double articulation est partie intégrante du développement de l'enfant et qu'elle permet la position verticale de l'homme, l'usage de vêtements...). En détruisant ces deux articulations, le *kanaima* fera sortir sa victime de la catégorie des

humains. Emmanuel Lézy nous expose alors comment, en lui ouvrant la bouche et en piquant sa langue avec des crocs de serpent, le chamane retire la capacité d'oralisation et d'ingestion de sa victime, puis comment en tranchant les muscles de l'anus, il lui supprime sa capacité d'occlusion anale. Le corps est ensuite rempli d'herbes, de sable, de cours d'ananas... ; les plaies sont cuites à l'alcool. La victime peut décéder à l'hôpital ou chez le *kanaima* ; le corps sera alors exposé sur des branchages puis enroulé de feuilles de bananier et replié afin de le protéger. Après un temps, la paroi abdominale est percée par un tuyau afin de récupérer le jus de pourrissement. C'est cette substance qui est nommée le *maba*, la drogue « parfaite », et sa consommation induit une joie et une puissance qualifiées d' « incontrôlées ».

L'organisation du territoire

Ainsi, le *kanaima* sort du contrôle cosmique de l'homme par plusieurs directions :
par le bas car il prend la forme d'un animal ;
par le côté gauche car il devient hors-la-loi ;
par le côté droit car il exerce une attirance, une fascination l'assimilant à une sorte d'artiste ;
et par le haut car il devient prêtre, voire Dieu, créant le territoire. Il est admis qu'après sa mort il quitte la terre, devenant une étoile.
Tout le territoire est structuré autour de cet acte honni et rejeté par l'ensemble d'une société qui refuse de conscientiser ce qui se passe.

Pour conclure, Emmanuel Lézy reconnaît que cette pratique n'est pas sans poser problème. Le retour de l'anthropophagie, thème très diffusé, pourrait se greffer dans d'autres territoires sur des terreaux culturels différents, comme celui du vampirisme. Si le *maba* est vraiment la *perfect drug*, n'y a-t-il pas un risque de commercialisation ? Ce qui laisserait augurer selon ses termes « une grande marée de sauvagerie ». Un autre risque est le rejet très fort que la connaissance de ces pratiques pourrait entraîner vis-à-vis du peuple amazonien, vivant dans l'espace le plus menacé mais aussi le plus porteur de vie de la planète.

Questions

Le public, quoique pour certains un peu tourneboulés, ne laisse pas de répit au conférencier, avide de précisions sur cette pratique qu'il découvre.

Emmanuel Lézy est d'abord invité à éclairer ses premiers sujets de recherche dans cette région. Il explique que lors de sa thèse, il s'était intéressé à la structuration de l'espace, émettant l'hypothèse que la pensée géographique y fonctionnait autour d'un vide central composé de l'El Dorado et d'une zone d'anthropophagie mythique [2]. Il n'a compris que plus tard qu'il s'était trompé car non seulement on a retrouvé des restes de cet El Dorado, mais il a en plus appris par Neil Whitehead que l'anthropophagie était toujours pratiquée. Cet « espace en trou » était en fait un « espace en plein ».

A un participant lui demandant quels sont les ressorts économiques d'une telle pratique, Emmanuel Lézy affirme que toutes les sociétés ne sont pas construites autour de l'économie (ainsi une mosquée ou une cathédrale ne sont pas des bâtiments utiles économiquement). Les enjeux sont plus géopolitiques car il s'agit de comprendre en quoi l'espace est perméable. Les différents moyens d'assaut (le fusil, la sarbacane, l'arc...) délimitent chacun un territoire de chasse différent. De plus, le *kamaima* n'est pas vénal ; découlant du guerrier traditionnel caraïbe, il refuse la modernité.

Quelqu'un lui demande alors si les *kanaima* se pensent comme anthropophages. Ce à quoi il répond que la distinction homme/Nature n'est pas universelle. La puissance du *maba* repose sur un ensemble des transgressions, du désir sexuel jusqu'à l'ingestion.

A un participant s'enquérant de la possibilité de se procurer cette fameuse drogue, il reconnaît qu'il y a un risque mortifère si s'opère une connexion entre ce *maba*, inconnu et très marginal, et le pouvoir de l'argent.

Appelé à préciser certains détails de son exposé, Emmanuel Lézy nous informe que cette pratique affecterait 2 à 3 personnes par village et par an, ce qui représenterait près de 800 personnes dans l'année. Il ajoute que le *kanaima* ressent le territoire comme étant l'extension de son propre corps ; la chasse qu'il mène étant une sorte de métaphore de la drague.

A un auditeur lui demandant de prendre parti sur ces pratiques, il affirme que le géographe doit révéler le monde tel qu'il est ; le philosophe lui peut juger. Le vrai danger, dit-il, est d'aplanir la surface de la terre en prétendant que partout le pouvoir se résume à l'argent. De plus, il nous prévient que le véritable *kanaima* qui dévore son semblable, c'est nous ! Il conclut en distinguant deux types d'anthropophagie :
l'anthropophagie se retrouvant le long des axes péruviens et himalayens, dans les grands lieux de pouvoir des sociétés urbaines pré-modernes
l'anthropophagie de notre société qui se dévore elle-même, étant donnée la façon dont on traite l'humain, le vivant, la chair.

Clôturent cette soirée riche en apprentissages et en réflexions, Olivier Milhaud remercie les deux intervenants, concluant qu'après ces exposés, on pensera le monde et la nourriture différemment.

Compte-rendu rédigé par Michaël Bruckert, étudiant en Master II à Paris IV.

[1] Voir, sur le site des *Cafés géographiques*, le compte-rendu de lecture de l'ouvrage de Jean-François Staszak : [Gauguin voyageur. Du Pérou aux îles Marquises](#) par Gilles Fumey ; et le compte-rendu du café géographique avec Jean-François Staszak : « [Gauguin : colon ou sauvage ?](#) » par Soizik Vasseur.

On se reportera, également, à la brève de comptoir de Gilles Fumey : « [Faire la géographie des peuples premiers ?](#) »

[2] Emmanuel Lézy est notamment auteur de *Guyane, Guyanes. Une géographie « sauvage » de l'Orénoque à l'Amazone* (Belin, 2000).